

Je ne sais pas si écrire fait homme

Jean-Marc Desgent

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desgent, J.-M. (1993). Je ne sais pas si écrire fait homme. *Moebius*, (58), 61–65.

JE NE SAIS PAS SI ÉCRIRE FAIT HOMME

Jean-Marc Desgent

Le soir tombe
parce que les oiseaux
n'ont plus la même légèreté.
Leurs chants ou leurs cris
traversent la fixité du monde.
Tout est pareil, tout s'ennuie.
C'est évident.
Le soir tombe
sauf la lune du ciel
avec quelques nuages.
Moi, ici-bas, avec ma nuit,
je regarde ça
comme un étranger,
je résiste à la misère d'écrire,
à la peur de ne pas savoir,
je regarde la misère comme la peur.

J'écris peu,
je bois beaucoup,
j'écris peu
parce que je bois;
je tourne le dos à l'impossible.
Suis-je un écrivain qui ingurgite

ou un buveur qui écrit?
Le soir tombe,
les questions montent,
le soleil n'éclaire plus rien,
je tombe, remonte,
n'éclaire plus rien,
je me laisse là.
Il faut m'imaginer heureux.

Boire et beaucoup parler.
De fait, je préfère la parole à l'écriture.
Sans doute à cause de la respiration,
des gestes, de la musique.
Parler et n'être de personne,
parler et sortir à l'air libre,
lancer une pierre
sur la surface des choses,
lancer un caillou et c'est tout.
Ça vient... c'est simple.
De toute façon, écrire
est interdit au Québec.
Boire et ne pas durer,
pour ne pas durer,
boire pour ressembler
à la poussière de l'été,
pour ne rien confondre,
pour habiter les grands phonèmes
vides des émotions.

La nuit trébuche
et vient s'asseoir à ma table.
Ma plume, elle, demeure là
près de ses feuilles.
Je regarde ça en étranger,
je regarde ça
comme une nature morte.

Je bois et j'entends
les matins briser mes vitres,

j'écoute le soleil
à triste figure,
héros absurde,
monter, glisser et entreprendre
son long voyage jusqu'à moi.
Ce sont les matins,
ce sont les vitres,
les poussières de l'été,
les oiseaux sans oiseaux de la nuit
qui écrivent pour moi.

Quand on boit, on publie peu,
on sait reconnaître
la trop belle beauté des mots,
on dit que la vie génère la vie,
on dit que tout appartient
à la place qui lui revient.
On regarde ça en étranger;
on dit que l'étrange
est une place qu'on occupe.
Ça ne signifie rien de particulier
mais on l'affirme
parce que c'est simple.
Quand on boit, on aime affirmer
les mots de la beauté
ou vice versa, je ne sais pas,
ce n'est pas grave...
Je regarde ça, je dis
ou pense déjà à autre chose.

Les paysages s'étalent
mais aucun ne me confirme.
Les nuages se taisent,
la nuit se tait,
la misère se tait,
on entre dans son vase ou dans la vase.
Je ferme les yeux
et j'essaie de me souvenir...
Jamais une phrase lue

n'a su créer le plaisir des phrases.
Pauvre paysage nocturne qui apparaît
pour s'évanouir aussitôt.
Rien ne dure suffisamment longtemps
pour se voir écrit,
pour se voir rendu
à sa chair et à sa lumière.
Boire pour ne pas durer,
pour ne pas imaginer
que l'on puisse faire durer
la chair et la lumière.

La nuit est envahie
par des oiseaux sans oiseaux.
C'est à ce moment que s'impose
avec le plus de précision,
avec le plus de naturel,
la bonté de la transparence et de l'alcool.
On voit enfin.
Alors comment s'adonner à l'écriture
quand l'immensité est une vision des choses,
quand tout est vrai
ou vraiment laid,
quand le corps est un corps
à la grandeur de la nuit
ou de la table, loin, loin
de la grandeur de l'âme?
Je préfère boire qu'écrire
parce que je me refuse
à énoncer des totalités.

Écrire le moins possible
parce qu'il existe des instants
qui font entendre les voix intérieures
(il n'y a aucune différence
entre ce qui nage en moi et ce qui me noie).
J'écris encore
parce que je refuse de reconnaître
les effets secondaires de ce que j'absorbe.

J'écris peu parce que m'indiffère
ce qui surgira de cette maladie.
Je préfère aimer la profusion du soleil
qui se lève avec le soleil de la vitre.

Pour écrire, il faut croire...
Mais mon univers est immédiat.
L'alcool me tient près du monde,
près de la matière du monde.
Boire ou peu écrire et résister
vaille que vaille au sacré,
tenir le combat des anges et des bêtes,
le combat bien actuel
des ensembles et des particules,
du soi et du moi.

Quand on boit,
on n'écrit pas,
ou alors uniquement ce qui peut être avoué,
c'est-à-dire qu'on préfère
ne pas en rajouter...
Boire, résister et tout regarder comme un étranger.